Zeitschrift: Bildungsforschung und Bildungspraxis : schweizerische Zeitschrift für Erziehungswissenschaft = Éducation et recherche : revue suisse des sciences de l'éducation = Educazione e ricerca : rivista svizzera di scienze dell'educazione

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Bildungsforschung

Band: 20 (1998)

Heft: 2

Artikel: "Mère avant tout" : le modèle de la bonne mère à travers dix ouvrages de "conseils aux mères" du canton de Vaud parus entre 1850 et 1914

Autor: Haenssler Klinke, Véronique

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-786240

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

«Mère avant tout» Le modèle de la bonne mère à travers dix ouvrages de «conseils aux mères» du Canton de Vaud parus entre 1850 et 1914

Véronique Haenssler Klinke

Le XIXe siècle va bouleverser la vie des mères. Elles ont dorénavant la tâche d'éduquer les enfants et, à travers eux, de créer la société de demain. Cette double responsabilité implique que la vie des mères va désormais être strictement contrôlée. Cet article présente les résultats d'une recherche sur la construction sociale du modèle de la bonne mère au XIXe siècle. Dévouée et soumise, consciente de ses responsabilités, telle est la mère idéale de cette époque. La société va alors utiliser ce modèle de «mère avant tout», dans une exhortation grandiose de ses devoirs, pour faire face à la montée du féminisme et à l'ouverture des Universités aux femmes. L'ordre social est ainsi maintenu, pour quelques décennies encore. Et cet idéal plane encore dans notre inconscient collectif, influençant de façon pernicieuse la vie des mères d'aujourd'hui.

I. Introduction

L'histoire des mères est un vaste domaine qui peut être analysé de différents points de vues. J'ai choisi d'utiliser un regard sociologique pour travailler sur la place de la mère dans la société du XIXe siècle et d'étudier plus particulièrement la construction socio-historique du modèle de la «bonne mère».

La société est un système de réseaux, de relations et d'interactions entre les individus. Notre identité se construit à travers les relations sociales; chacun est pris dans un système d'attentes qui détermine ses actes: chaque situation dans laquelle nous nous trouvons nous confronte à une attente spécifique de la part de la société et exige une réponse spécifique à cette attente sociale. *«Nous pouvons dès lors définir le rôle comme la réponse typique à une attente typique. La*

société a défini à l'avance la typologie fondamentale.» (Berger 1973: 136). Le rôle apporte donc à chacun de nous le modèle auquel il devra adapter ses actes selon la situation vécue. Et c'est dès l'enfance que nous apprenons à avoir des réponses adéquates aux attentes de notre entourage. Ainsi, par exemple, on s'attendra à ce qu'une fille se comporte selon les normes correspondant à son sexe. Les comportements «typiquement» féminins ou «typiquement» masculins sont en fait des réponses à des attentes bien définies[1].

D'ailleurs, il semble que les attentes sociales aient toujours varié selon le sexe. D'après Georges Balandier (1985: 55), la division hommes/femmes est à la base de notre organisation sociale et de notre logique. Par exemple, la division du travail entre les sexes semble être une donnée universelle, à la base de toute organisation sociale, comme le constate notamment Serge Moscovici (1972). Mais il est important de remarquer que, pendant longtemps, il ne semblerait pas qu'il y ait eu une fonction plus valorisée qu'une autre. Selon Martine Chaponnière (1988: 5), ce n'est véritablement qu'avec la parution de l'*Émile* de Rousseau en 1762 que *«le clivage entre les sexes est irrémédiablement posé, sur le plan moral et éducatif, en termes de nature et de fonctions»*. La vie des mères va en être bouleversée.

Les attentes sociales envers les mères n'ont pas été égales au fil du temps. Si invariablement au cours des siècles la fonction de la femme a été de s'occuper des enfants, celle-ci a été remplie avec plus ou moins d'indifférence selon les époques et cela en accord avec les normes sociales en cours. Élisabeth Badinter (1988) montre que l'amour maternel est une construction sociale. Même si les femmes ont toujours mis au monde les enfants, l'amour maternel n'est pas une constante selon les époques ou la classe sociale dans lesquelles on se situe. Pour Élisabeth Badinter (1988: 68) également, l'*Émile* marque un tournant dans l'histoire des mères. A travers son discours sur le sentiment maternel, il *«donne le véritable coup d'envoi à la famille moderne, c'est-à-dire à la famille fondée sur l'amour maternel»*.

Ainsi, il est intéressant de constater qu'au cours de l'histoire, les attentes et les valeurs liées à la fonction de mère évoluent, se modifient. De même que l'enfance peut être considérée comme une «invention»[2], le modèle social de la mère l'est également.

«Mère avant tout»

Selon une formule consacrée, le passé éclaire le présent. La compréhension de la situation des mères aujourd'hui passe aussi par l'étude de leur condition passée. Arrêtons-nous particulièrement sur ce moment historique, qui suit la parution de l'*Émile*; moment charnière où les attentes sociales envers les mères sont devenues plus importantes, plus lourdes de conséquences, car plus exclusives. Élisabeth Badinter (1988: 187) définit cette période en précisant que c'est

> *dans le dernier tiers du XVIIIe siècle que s'opère une sorte de révolution des mentalités. L'image de la mère, de son rôle et de son importance,*

change radicalement même si, dans les faits, les comportements ont du mal à suivre. Après 1760, les publications abondent qui recommandent aux mères de s'occuper personnellement de leurs enfants et leur «ordonnent» de les allaiter. Elles créent l'obligation pour la femme d'être «mère avant tout» (...)

Laissons les comportements se fixer et portons notre intérêt sur la seconde partie du XIXe siècle (1850-1914). Dans cette période riche en bouleversements de toutes sortes, les attentes envers la mère sont clairement exprimées, bien définies et d'une portée encore plus importante qu'un siècle auparavant. Le rôle de la bonne mère créé au temps de Rousseau va en effet trouver sa raison d'être dans l'idéal de la famille bourgeoise du XIXe siècle. *«L'obligation d'être «mère avant tout»»* devient une nécessité pour la bonne marche de cette société, comme cela apparaîtra au fil de cet article.
Pour tenter de découvrir les qualités nécessaires à une «bonne mère», j'ai travaillé sur ces *«publications»* qui *«créent l'obligation pour la femme d'être «mère avant tout»»*, plus précisément sur des ouvrages de conseils aux mères de la période définie. Dans ce style d'ouvrages, il est clairement exprimé de quelle manière une mère doit se comporter pour être une bonne mère (ou considérée comme telle). L'idéal de l'auteur/e, son modèle de bonne mère, touche ainsi directement ses lecteurs. Dans le but de délimiter ma recherche, j'ai décidé de travailler sur le canton de Vaud en étudiant des ouvrages lus dans le canton à cette époque. Comme il est difficile d'établir un tel corpus, il était nécessaire de sélectionner des ouvrages édités dans le canton-même, ainsi que des textes de conférences données à Lausanne et des ouvrages cités dans le journal lausannois *La Famille*[3]; c'était le plus sûr moyen de trouver des livres qui touchaient le public vaudois.

Corpus

Les auteur(e)s et les ouvrages sélectionnés sont les suivants:

- Roger de Guimps, *Le nouveau livre des mères,* Lausanne/Paris: Bridel/Durand, 1862. De Guimps (1802-1894) est un ancien élève de Pestalozzi sur lequel il écrira beaucoup. L'ouvrage choisi est écrit dans le but de remplacer le *Manuel des mères* de Pestalozzi - mal conçu, selon de Guimps - et s'adresse à des mères qui ont des enfants en âge de parler. Il donne toute une série d'exercices à faire qu'il nomme «exercices d'intuition et de langage».
- Charles Galopin, *L'hygiène des bébés, conseils aux petites mamans,* Lausanne: Corbaz, 1874. Médecin-hygiéniste de Paris, Galopin viendra à Lausanne donner quelques conférences. *L'Hygiène des bébés* est le texte d'une conférence donnée à Lausanne au Musée industriel le 25 janvier 1874. Cet ouvrage est un très bon exemple d'un ouvrage de «puériculture» écrit avant les découvertes de Pasteur. Les conseils sont donnés sur un ton «bon enfant»; sans organisation ni structure, ils sont vagues et généraux.

- Agénor de Gasparin, *La famille, ses devoirs, ses peines et ses joies,* Paris: Lévy, 1876. Le comte de Gasparin (1810-1871) a joui toute sa vie d'un certain renom. Homme politique français, il passe neuf années dans la vie publique. Il s'installe en Suisse en 1848. Adepte de l'esprit du Réveil, anti-esclavagiste, partisan de la liberté religieuse, il sera très lié à Alexandre Vinet et donnera, en Suisse, de nombreuses conférences. L'ouvrage choisi se divise en deux tomes. Le tome premier traite de «ce qu'est la famille» et des «devoirs particuliers des membres de la famille». Je me suis arrêtée particulièrement sur le chapitre de la première partie consacrée à la femme et celui de la seconde partie consacré aux «devoirs du père et de la mère». L'auteur s'évertue à défendre la famille traditionnelle; il dénonce en vrac le relâchement des liens familiaux, l'industrialisation et le socialisme.
- Madame M.E.I. Umphelby, *L'enfant; dédié aux mères,* Vevey: B.Caille & Cie, 1882. Cet ouvrage est avant tout un livre sur l'importance de la vie morale et donc de l'instruction religieuse. Mais ce texte est peu moralisateur malgré la référence permanente au Christ. L'auteure ne joue pas sur la culpabilité des mères; elle évoque des liens parents-enfants basés sur la tendresse et le respect mutuel ce qui est très rare pour cette époque.
- Marianne Ellis, *Nos bébés; conseils aux mères,* Lausanne; Bridel, 1895. Cette auteure tient, dans le journal *La Famille*, plusieurs chroniques adressées aux mères, aux jeunes filles ou aux femmes au foyer entre 1895 et 1899. Ce livre est à la fois un «guide pratique» (comment baigner, coucher, nourrir Bébé?...) tout en étant très moralisateur. L'auteure joue sur la responsabilité immense de la mère sur son enfant; elle pousse à la culpabilité, elle utilise la religion et la crainte d'un Dieu punissant les mères qui ne remplissent pas leur devoir.
- Emma Pieczynska, *L'École de la Pureté; aux mères de famille,* Paris: Fischbacher, 1898 (2ème éd). Emma Piecynska (1854-1927) est un personnage bien connu de l'histoire des femmes romandes: elle est co-fondatrice en 1900 de l'association féministe la plus importante de Suisse, L'Alliance de Sociétés Féminines Suisses. *L'École de la Pureté* est le fruit de son travail de thèse inachevé et parut pour la première fois à Genève en 1897. Cet ouvrage prône l'éducation mixte et celle des instincts sexuels. *«L'homme doit retrouver par l'éducation du sens moral, les lois qui ne sont pas inscrites comme des ordres dans ses instincts»* (Piecynska 1898: 167).
- Louis Vorlet, *Conseils aux mères de famille,* Payerne: Itten, 1900. Cet ouvrage est écrit par un médecin, ancien externe des Hôpitaux de Marseille, travaillant à Payerne. Louis Vorlet souhaite lutter contre la mortalité infantile et donne dans cet ouvrage des explications détaillées des maladies; il explique les travaux de Pasteur et la théorie microbienne. Cet ouvrage est le premier de notre série à être «scientifique», mais il garde néanmoins un aspect très moralisateur. La religion a énormément d'importance pour l'auteur et il culpabilise allègrement les mères pour faire passer son message. De plus, il ressort de cet ouvrage un modèle de relation mère/enfant très froid et basé sur le pouvoir: *«Si la mère veut s'éviter des veilles prolongées, des ennuis sans fin, elle*

doit dresser son enfant dès le début, pour qu'il ne devienne pas capricieux» (Vorlet 1900: 154).

- Aline Hoffmann, *Le livre des mères,* Lausanne/Paris: Bridel/Fischbacher, 1910. Aline Hoffmann (1856-1920) est femme de pasteur et mère de famille. Elle est également reconnue comme femme de lettres; tout au long de sa vie, elle a beaucoup écrit en français comme en allemand. Elle est, de plus, membre du comité de rédaction de la revue genevoise *Aux mères* et publie plusieurs articles dans le journal *La Famille* entre 1907 et 1915. Elle semble être le type même de la «bourgeoise féministe», fidèle aux idées et aux traditions de sa classe et préoccupée surtout par les problèmes sociaux. *Le livre des Mères* aborde une multitude de sujets, comme «l'atmosphère familiale», «l'éducation religieuse», «le respect dans la famille», etc. Aline Hoffmann exhorte les mères à être de bonnes chrétiennes, car, pour elle, c'est la base de la réussite d'une vie.
- Auguste Weith, *Cours de puériculture,* Lausanne: Martinet, 1912. Ce livre ne s'adresse pas directement aux mères, mais aux futures mères! Le docteur Auguste Weith (1858-1947) enseigna en effet la puériculture dans les classes primaires supérieures lausannoises. Docteur et *Privatdocent* de l'Université de Lausanne, spécialisé en gynécologie, il est nommé en 1904 médecin des écoles. Ce cours de puériculture se divise en deux grandes parties - «Soins à donner aux nouveau-nés» et «Alimentation de l'enfant» - divisées elles-mêmes en chapitres, eux-mêmes divisés en sous-chapitres. Ce livre est à l'image des «conseils» qu'il donne: structuré et organisé. Cet ouvrage est un excellent exemple de la mainmise du médecin sur les gestes quotidiens de la mère. Il nie complètement l'instinct maternel, ainsi que le savoir-faire traditionnel des «matrones». Il n'y a qu'une manière et une seule de bien faire avec un enfant: celle exposée dans son livre.
- Maurice Muret, *Quelques notions élémentaires d'Hygiène Maternelle et Infantile,* Lausanne: Payot, 1913. Médecin gynécologue, *Privatdocent* de la faculté de médecine de l'Université de Lausanne et professeur à cette même Université pendant près de vingt ans, Maurice Muret est néanmoins connu pour être un défenseur des droits de la femme et du suffrage féminin. Il donna de nombreuses conférences et écrivit plusieurs ouvrages pour défendre ses idées. Il se voulait près du peuple et donnait des consultations gratuites au Dispensaire central. L'ouvrage choisi est un recueil de conférences données par le professeur Muret à la Maison du Peuple à Lausanne en 1909. Le texte n'est pas divisé en chapitres, mais aborde plusieurs sujets distincts. Il explique de façon sommaire la théorie microbienne à son auditoire et justifie ainsi la nécessité d'une hygiène rigoureuse et d'une conduite réglée. Il souhaite que le peuple renonce aux *«vieux préjugés et aux idées fausses»*, aux *«mauvaises habitudes d'autrefois»*; il souhaite que le médecin acquière la confiance de chacun, et que *«les voisines qui n'y entendent rien»*, tout comme *«les bonnes femmes»* et *«les charlatans qui exploitent (le public)»*, ne soient plus écoutés (Muret 1913: 30).

II. A la recherche de la mère idéale

Alors quel idéal de bonne mère avaient ces auteur(e)s? Existait-il un seul idéal partagé par tous et toutes?

Pour mettre cela à jour, il était nécessaire d'ordonner les discours des auteur(e)s. Dans ce but, j'ai établi un modèle normatif de base de la bonne mère auquel j'ai confronté la bonne mère idéale de chaque auteur/e. Afin de construire cet «idéal-type», je me suis «immergée» dans le monde du XIXe siècle par des lectures diverses, des romans, des films, etc. J'ai tiré de tout cela les qualités qui avaient cours à cette époque et qui, réunies, donnaient une mère idéale théorique. Celle-ci, d'ailleurs, a pris «vie» sous les traits de Renée de l'Estorade, héroïne des *Mémoires de deux jeunes mariées* de Balzac et mère exemplaire.

En confrontant le modèle de référence et l'idéal de chaque auteur/e, je souhaitais mettre à jour le consensus sur lequel repose la formation de ce rôle de «mère avant tout»: est-ce qu'il existe des qualités *indispensables* à une mère pour être considérée comme bonne, qualités que l'on retrouverait chez *toutes* les mères idéales de nos auteur(e)s?

A travers cette analyse, je souhaitais également comprendre pourquoi les femmes ont accepté si largement et avec autant de fougue un tel rôle.

Arrêtons-nous maintenant sur les qualités qui constituent le modèle normatif de base et confrontons-les à la vision idéale de la mère de chaque auteur/e.

La bonne mère est une femme au foyer

On peut dire globalement que l'idéal de la femme au foyer domine toute la période choisie. Pour la plupart des auteur(e)s, cet état de fait est «normal», ne nécessitant aucun commentaire. Certain(e)s tentent tout de même de le justifier au vu des premières revendications féministes qui déjà se font entendre. Ainsi, Gasparin (1876: 55-56) juge important de rappeler la place véritable de la femme et démontre que ce que l'on appelle «émancipation de la femme» n'est en fait qu'un rabaissement de celle-ci:

> *Déjà la voix de bien des femmes affecte les intonations masculines, bien des femmes tendent à adopter presque un costume d'homme; et à la façon dont elles vous abordent, vous tendent la main, on serait tenté d'oublier ce qu'on leur doit, comme elles semblent oublier ce qu'elles se doivent à elles-mêmes. Ce ne sera là, espérons-le, qu'une aberration passagère. Mais si l'on y ajoutait le droit de vote dans les élections (ils viennent d'essayer aux Antipodes), le droit de professer dans les chaires, et qui sait? de prêcher à l'église, on aurait décidément résolu le problème d'abaisser la femme autant que possible.*

Le vrai respect de la femme, sa véritable émancipation se fait dans l'acceptation de sa vocation «divine»:

Ai-je besoin de le dire, respecter les femmes, ce n'est pas les appeler à une place qui n'est point la leur. Leur vocation, sans être inférieure, tant s'en faut, est subordonnée; il importe qu'elle le soit; quiconque voudra la mettre plus haut la mettra plus bas. Ils n'ont pas compris la grandeur de ce rôle, auquel rien ne peut se comparer sur la terre, ceux qui songent follement à leur en conquérir un autre (Gasparin 1876: 54).

L'éducation des filles va être donnée à la maison et centrée sur le foyer: *«Une jeune fille est faite pour la vie intime, pour le foyer, pour le ménage»* (Gasparin 1876: 56). Même si les auteur(e)s les plus proches de nous revendiquent une formation plus solide pour les filles, la femme, une fois mère, devra alors se consacrer à ses enfants et à son foyer. Il peut arriver que pour des raisons économiques la femme doive travailler et cela est accepté si c'est une absolue nécessité (Hoffmann 1910, Pieczynska 1898, Muret 1913), mais néanmoins la place habituelle d'une mère reste la maison.

Cette position qui apparaît à la lecture de nos auteur(e)s est confirmée par la lecture de l'article de Lynn Hunt (1987: 21-51) «Révolution et vie privée». Cette auteure affirme en effet que c'est *«au XIXe siècle que les femmes ont été reléguées dans la sphère privée comme elles ne l'avaient jamais été»*. Selon elle, les femmes sont ainsi associées à leur «intérieur», à l'espace privé, non seulement parce que l'industrialisation a permis aux femmes aisées de ne se définir plus que par lui, mais aussi parce que la Révolution avait démontré la possibilité d'un renversement de l'ordre établi entre les sexes.

Les femmes deviennent au XIXe siècle le symbole de la fragilité qu'il faut protéger du monde extérieur, le symbole du privé. Les bourgeois rêvent d'un monde à leur image. Ils désirent convertir à leurs croyances les classes supérieures (en leur faisant abandonner leur vie oisive) et les ouvriers (en leur apprenant à être de bons travailleurs). La famille est posée comme cellule de base de la société; cette conception est appuyée par des philosophes tels que Hegel et ses *Principes de la philosophie de droit* ou Kant pour qui *«la maison est le fondement de la morale et de l'ordre social. Elle est le coeur du privé, mais un privé soumis au père, seul capable de domestiquer les instincts, d'apprivoiser la femme»* (Hall 1987: 95).

A cela vient s'ajouter le mouvement du Réveil, mouvement religieux venu d'Angleterre, qui veut «réveiller» l'église protestante et créer un nouveau mode de vie, où l'attention à la spiritualité serait constante et la maisonnée pratiquante. Cette volonté des revivialistes trouve, selon Catherine Hall (1987: 53-87), sa concrétisation matérielle dans la séparation progressive et la démarcation du travail féminin et masculin. Les femmes ont peu à peu fait une profession de la maternité et de la tenue de leur maison, à tel point que pour la première fois en 1851, le recensement général anglais eut l'occasion de mentionner une nouvelle catégorie: celle de «femme au foyer».

La bonne mère est dévouée et soumise

Pour nos auteur(e)s, la mère doit être dévouée d'une part à son mari et d'autre part à ses enfants. Cette tâche est facilitée par le fait que la faculté d'abnégation de la mère fait partie de sa «nature»; elle possède certaines qualités particulières qui favorisent son dévouement, mais elle doit également être consciente qu'il est nécessaire qu'elle renonce à certains plaisirs pour être une bonne mère. Ainsi, en résumé, on peut dire que *«la maternité humaine commence à l'oubli de soi; en deçà, il n'y a que la maternité animale»* (Hoffmann 1910: 148). Mais les sacrifices de la mère ne sont pas vains, car pour plusieurs auteur(e)s dont notamment de Guimps (1862), Gasparin (1876) et Hoffmann (1910), ils sont le reflet d'une volonté divine: la mère s'élève en accomplissant ses tâches maternelles, elle «transcende» sa condition humaine et son sacrifice sera récompensé dans un autre monde. *«Pour que le foyer soit heureux, il faut tout au moins un être qui s'oublie. S'il n'y en a pas, le bonheur s'enfuit. Là, au contraire, où la mère est celle qui ne compte ni ses peines, ni ses pardons, ni ses sourires, oh! la joie y est assurée: plus que la joie terrestre, la félicitée éternelle. Car Christ récompense»* (Hoffmann 1910: 60).

On peut dire que, d'une manière générale, malgré quelques percées féministes notamment chez Pieczynska (1898) et Muret (1913), le discours de nos auteur(e)s est empreint d'une vision rousseauiste de la femme: la femme est par nature le «complément» de l'homme et son existence lui est relative[4]. De même, la mère doit «naturellement» se dévouer à ses enfants et ceci est pour certain(e)s auteur(e)s un «devoir divin». Élisabeth Badinter (1988: 342) développe aussi cette idée en notant que si une mère ne sentait pas sa «nature» altruiste en elle, on appelait couramment à l'aide la morale qui commandait qu'elle se sacrifiât: *«Ce malheur dut être plus courant qu'on voulait bien le dire puisque, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, on ne parlait plus de maternité qu'en termes de souffrance et de sacrifice, omettant, lapsus ou oubli volontaire, de promettre le bonheur qui eut dû naturellement en découler»*. De plus, ce n'est pas un hasard, si à cette époque l'enfantement dans la douleur est considéré comme un *«dogme absolu»*. La femme est destinée à une souffrance expiatrice et sacrée. Et elle élèvera ensuite ses enfants dans un total sacrifice d'elle-même.

La bonne mère est une mère éducatrice

A travers la lecture des ouvrages choisis, nous sentons très fortement l'importante mission qui est confiée à la mère: éduquer. La mère est dans les premiers temps chargée principalement de l'éducation morale de ses enfants, tâche confiée par Dieu lui-même et dont elle doit s'acquitter pour sa félicité future et celle de ses enfants: *«Voici une mission que Dieu vous a expressément confiée, que personne ne peut accomplir si bien que vous, pour laquelle vous n'avez qu'un temps bien court, et dont un jour vous aurez à rendre des comptes»* (De Guimps 1862: 23). Mais nous reviendrons sur cette notion de «comptes à rendre» plus loin. Il est aussi demandé à la mère d'être la première institutrice de

ses enfants. Ainsi de Guimps (1862) fournit dans son ouvrage toute une série d'exercices «d'intuition et de langage» que la mère peut faire avec son enfant. Pour ce rôle-là, encore une fois, la mère est prédisposée par sa «nature» à le faire: *«Dans sa sollicitude, la mère sait allier l'amusement à l'étude, elle sait parler le langage de son bébé, définir les choses simplement et pratiquement, en montrant l'objet, en le faisant toucher, palper, décomposer, s'il le faut»* (Vorlet 199: 208). De plus on sent monter, à travers nos ouvrages, une nouvelle mission, celle «d'éducatrice de santé». La mère doit désormais transmettre les notions modernes concernant l'hygiène et la santé en général.

Suite à la lecture de ces ouvrages, on peut se demander pourquoi, tout à coup, la responsabilité d'éduquer ses enfants incombe-t-elle à la mère?

Plusieurs facteurs, évidemment, entrent en ligne de compte. Tout d'abord, nous assistons à cette époque à la naissance de la famille nucléaire, réduite aux seuls père et mère, et aux enfants. Cette nouvelle conception entraîne, comme on l'a vu, un partage clair des tâches au sein de la famille: le père travaille à l'extérieur, la mère s'occupe de «son» intérieur. De plus dans cette société qui craint la dénatalité, la dégénérescence de la race et les fléaux sociaux (tuberculose, alcoolisme, syphilis), la famille est perçue comme un *«moyen essentiel de régulation»* (Perrot 1987b: 263). Et les théories de Rousseau sur l'amour maternel vont être utilisées dans un but également régulateur. Ainsi, comme le dit Catherine Serrurier (1992: 91): *«Les leaders sociaux de cette époque se sont emparés de ces idées pour en faire des lois puisqu'elles allaient si justement dans le sens de leur désir de natalité, et aussi de hiérarchie entre hommes entre femmes, donc d'ordre social.»* Il est en effet intéressant de noter que, comme le précise Geneviève Heller (1979: 142), *«on insiste sur la vocation domestique de la femme au moment où s'élaborent les revendications d'émancipation féminine»*; ce qui n'est probablement pas un hasard! On peut encore remarquer que le rôle d'éducatrice de la mère était également soutenu par l'Église. Alors que l'homme est de moins en moins croyant, la femme souvent le demeure. Les hommes d'Église voient donc dans la mission éducative de la mère *«un moyen de réagir contre la déchristianisation masculine au XIXe siècle»* (Kniebiehler & Fouquet 1980: 175).

Selon Élisabeth Badinter (1988: 285), les premières à écouter les discours masculins sur le devoir de la mère d'élever ses enfants furent les bourgeoises:

> *Ni pauvre, ni particulièrement riche, la femme des classes moyennes a vu dans cette nouvelle fonction l'occasion d'une promotion et d'une émancipation que l'aristocratie ne cherchait pas.*
> *En acceptant de prendre en main l'éducation des enfants, la bourgeoise améliorait son statut personnel, et cela de deux façons. Au pouvoir des clés qu'elle détenait depuis longtemps (pouvoir sur les biens matériels de la famille), elle ajoutait le pouvoir sur les êtres humains que sont les enfants. Elle devenait ensuite le pivot central de la famille. Responsable de la maison, de ses biens et de ses âmes, la mère est sacrée «souveraine domestique».*

La maternité devient peu à peu gratifiante, car elle est chargée d'idéal. On peut en effet être sûr que si les discours n'avaient porté que sur l'impératif économique ou social de la maternité, peu de femmes auraient été prêtes à répondre à l'appel. Mais les arguments évoqués ont une toute autre portée comme on peut le voir dans nos textes mêmes. Le vocabulaire employé est souvent emprunté à la religion (on parle de «vocation maternelle» ou du «sacrifice de la mère»), ce qui indique qu'un aspect mystique est attaché au rôle maternel. *«La mère est maintenant volontiers comparée à une sainte et on prendra l'habitude de penser qu'il n'y a de bonne mère que de ‹sainte femme›»* (Badinter 1988: 286). Le devoir divin est un autre argument de poids qui vient indiquer aux femmes qu'elles ont là une «mission» à remplir en vue du salut éternel. On peut voir que dans les textes qui nous intéressent cet argument est dominant.

Néanmoins, il ne faut pas oublier la place importante que le père du XIXe siècle tient au sein de la famille. Il est le chef de la famille et il a plus de droits que la mère sur ses enfants. Selon le code civil suisse de 1907: *«Le père et la mère exercent en commun la puissance paternelle pendant le mariage. A défaut d'entente, le père décide.»* (art 274). Il semble donc, comme le précise Yvonne Kniebiehler (1980: 180), que les mères aient la responsabilité de l'éducation des enfants, mais n'en aient pas l'initiative. La mère n'est là aussi que subordonnée au père et elle élève ses enfants selon les vœux de celui-ci.

La bonne mère doit être consciente de ses responsabilités vis-à-vis de ses enfants...

La mère a une responsabilité immense sur le développement intellectuel et physique de son enfant; et cet état de fait découle de la manière dont on se représentait l'enfant au XIXe siècle.

Pour la majorité de nos auteur(e)s, l'enfant lorsqu'il naît est une «terre vierge». Son intelligence qui se développe peu à peu est *«comme une cire molle qui prend toutes les impressions; elle peut être façonnée à volonté (...)»* (Ellis 1895: 102). Cette notion n'évolue pas pendant toute la période qui nous intéresse; on la retrouve telle quelle chez notre dernier auteur: *«Le nouveau-né est un vrai automate que l'on peut élever et façonner dès le début»* (Muret 1913: 21). L'enfant va se construire, selon les théoriciens de cette époque, par simple imitation. Il s'agit donc de donner le «bon exemple» qui va se fixer sous forme de «bonnes habitudes».

Ainsi, puisque l'enfant se *«pétrit»* (Vorlet 1900: 65) et que *«tout fait empreinte»* (Hoffmann 1910: 13), tout ce que dit, fait, voire pense la mère a une influence sur son enfant. Par conséquence, l'image de la mère idéale à travers nos ouvrages est celle d'une femme qui se «maîtrise», toujours souriante et gaie. La société va tenter de fixer cette image chez la femme, d'en faire une «seconde nature», par la pression du jugement moral porté à la mère à travers son enfant: étant donné la «nature» de l'enfant, il dépendra entièrement de sa

mère qu'il soit un criminel ou un grand homme, il sera donc pour la mère l'emblème de ce qu'elle vaut, le miroir d'elle-même. La mère sera ainsi jugée à travers son enfant: *«Puisque le destin physique et moral de celui-ci dépend entièrement d'elle, il sera le signe et le critère de sa vertu ou de son vice, de sa victoire ou de son échec. La bonne mère sera récompensée et la mauvaise punie dans la personne de son enfant»* (Badinter 1988: 158). Ainsi la société du XIXe siècle usera du jugement moral pour contraindre la mère à agir de manière adéquate. Les sanctions légales ne sont prises, contre la mère «immorale», que lorsque les fautes sont jugées graves au vu des autorités. Dans la majorités des cas, l'immoralité de la mère se verra sanctionnée, par exemple, par un rejet du groupe dans lequel elle vit ou par une perte de logement. Le jugement moral, porté à la mère, est donc un moyen de contrôle social des plus puissants.

> *... et par extension, elle doit être consciente de ses responsabilités vis-à-vis de l'évolution de la société*

La mère doit être consciente de son influence immense qui s'étend, à travers ses enfants, sur l'avenir de la société dans son ensemble: *«(...) ses enfants font partie de la grande société humaine, et à leur tour, ils y joueront leur rôle, soit en bien, soit en mal, et cela presque toujours en raison directe de l'influence que leur mère aura su prendre sur eux, dès leur plus tendre enfance»* (Ellis 1895: 102). Et là encore, c'est une «mission», un «privilège» dont la mère doit être fière.

C'est en fait, la «question sociale» qui est au coeur de ce discours. C'est en effet au XIXe siècle que l'on a pris conscience que la société était divisée en classes sociales[5] définissables par l'activité professionnelle. Cette époque est également marquée par le passage de l'ère artisanale à l'ère industrielle: la population ouvrière est en pleine expansion dans les grandes villes. Parallèlement, les tensions sociales montent, les grèves se multiplient; les ouvriers deviennent une menace, on craint une révolte, voire une révolution. Tout un réseau de sociétés philanthropiques vont alors se mettre en place et le modèle de la famille bourgeoise, en tant qu'unité familiale délimitée et codifiée, va être utilisé comme remède pour lutter contre le dérèglement social.

Les femmes bourgeoises vont d'ailleurs être particulièrement actives, notamment dans les campagnes de lutte contre l'alcoolisme qui est le grand fléau du XIXe siècle. Elles vont se donner comme devoir d'éduquer les femmes du milieu populaire. Il est clair que ces femmes bourgeoises, comme l'opinion publique en général, lient *«les capacités de l'épouse à gérer son foyer avec le maintien de l'ordre public»* (Pavillon & Vallotton 1992: 30). En fait, il nous apparaît aujourd'hui que ces femmes bourgeoises, qui souvent se disent «féministes», ont été en fait «utilisées», au nom de l'élévation de la femme, pour reproduire l'ordre établi: *«(...) les associations féminines romandes vont devenir l'instrument docile et efficace de la culture politique d'une droite en pleine offensive, (...) malgré leur volonté explicite et réitérée de ne soutenir ni gauche, ni droite»* (Pavillon & Vallotton 1992: 23).

Ainsi la responsabilité immense de la mère sur l'avenir de son enfant et sur celui de la société, et par conséquent la crainte de «faire mal», vont la pousser à s'en remettre à «ceux qui savent».

La bonne mère a foi en les médecins, penseurs, éducateurs de son époque; son instinct, peu à peu, ne la guide plus.

Pour certain(e)s de nos auteur(e)s, «l'instinct naturel de la mère» n'existe plus, il a été détruit par la société:

> *Les complications de notre état social, ses maximes relâchées, sa corruption, les systèmes opposés qui s'y combattent, ont plus ou moins obscurci cet instinct naturel de la mère, et souvent l'on rendu insuffisant pour la préserver de l'erreur et du découragement. (...) C'est pourquoi (les mères) ont besoin d'un guide qui leur rappelle les principes et qui leur fournisse les moyens de l'oeuvre si importante qu'elles ont à accomplir* (De Guimps 1862: 18-19).

Pieczynska (1898), quant à elle, exhorte les femmes à retrouver cet instinct enfoui en elles. Pour d'autres, il n'a jamais existé. Par exemple pour Weith (1912: 5-7), l'animal, à la naissance, a l'instinct, *«grâce auquel il sait, sans l'avoir appris, donner à sa progéniture tous les soins qui lui sont nécessaires»*, alors que *«l'homme, à sa naissance, ne sait rien. Mais il lui a été donné l'intelligence pour apprendre, comprendre, s'instruire et se perfectionner.»*

Il est intéressant de remarquer que les auteur(e)s qui affirment le plus clairement que la mère ne sait pas s'y prendre avec son enfant sont les médecins ou du moins les auteur(e)s de livres de soins (Galopin, Ellis, Vorlet, Weith, Muret). En étudiant ces textes chronologiquement, on découvre que cette affirmation devient de plus en plus claire. L'apogée dans la forme est atteinte par l'ouvrage du Dr Weith en 1912: tout le quotidien de la vie avec un enfant (bain, repas, habillage,...) est expliqué à la mère. Il n'y a qu'une seule et unique manière de «faire juste»: celle prônée par le médecin.

Ce sont les découvertes de Pasteur (1880-5) qui vont donner aux livres de «puériculture» (ce terme n'est véritablement employé que depuis 1900; la première fois par le professeur français Adolphe Pinard) une théorie, une structure. Dès lors, comme l'explique Luc Boltanski (1969: 22): *«Le moindre geste est rationalisé, standardisé, décomposé. Après 1885 ou 1890 environ, il existe une et une seule manière légitime, conforme à la loi édictée par le corps médical, d'accomplir chacun des soins qu'exige l'éducation d'un bébé.»*

A travers ce type d'ouvrages, on ressent très fort la volonté de régler, de standardiser la vie des mères. Et cette volonté s'inscrirait, comme on peut le voir dans le livre de Geneviève Heller (1979), *Propre en ordre,* dans une campagne plus vaste de rationalisation des conduites ménagères en général. Idée que Boltanski (1969: 22) développe, lui aussi: la vie publique des bureaux, usines ou administrations est réglée depuis le début ou le milieu du XIXe siècle; dès 1885,

«ce qu'il faut régler, dorénavant, c'est la vie privée, les multiples conduites qui s'exercent dans l'intimité du foyer, derrière les murs des maisons d'habitation. A «des manières d'agir habituelles» régies par la coutume, transmises par la tradition, il faut substituer des règles, c'est-à-dire, dit Durkheim, «des manières d'agir obligatoires, soustraites, en quelque mesure, à l'arbitraire individuel» (La division du travail social).»

Et il n'est pas question que les mères se soustraient à ces ordres: *«L'inobservation de ces préceptes prépare à l'enfant une constitution débile qui laisse la porte ouverte à toutes les maladies»* (Vorlet 199: 83).

A travers ce type de discours, on fait croire aux mères qu'elles sont incapables et qu'elles doivent être *«surveillées»* comme le dit Muret (1913: 26). C'est d'ailleurs à cette même époque que l'accoucheur va peu à peu entrer dans un monde traditionnellement réservé aux femmes ; et les conditions de la naissance vont en être transformées. Au nom de l'hygiène et de la sécurité, la femme va se retrouver de plus en plus seule face à lui. En outre, l'accoucheur va imposer à la femme la position d'accouchement la plus commode pour lui et la plus dépendante pour elle (couchée sur le dos); il va également utiliser des instruments que les sages femmes, même formées, n'ont pas le droit d'utiliser. Et la volonté des femmes de ne pas souffrir, va renforcer la place des hommes lors des accouchements - les sages-femmes n'ont pas non plus le droit d'administrer des calmants - et elle va les rapprocher de l'hôpital. C'est ainsi que paradoxalement, cette volonté des femmes de mieux maîtriser leur propre corps les conduit à dépendre de plus en plus du médecin.

La bonne mère est une bonne chrétienne

Pour tous les auteur(e)s, sauf les deux derniers, Weith (1912) et Muret (1913), la mère doit être chrétienne; les auteur(e)s n'envisagent déjà pas qu'elle puisse avoir une autre religion. Au siècle des missions et des colonies, les chrétiens sont seuls dans la Vérité. Pour ces auteur(e)s, Dieu est à la base de tout; c'est notamment Lui qui a créé le rôle de la mère et ses devoirs. Dans la plupart de nos textes, on retrouve lié aux termes de «maternité», de «dévouement» la notion de «mission divine» de la femme et de la mère. On veut montrer à la mère qu'elle trouvera un «développement transcendant»» dans l'accomplissement de ses fonctions d'épouse et de mère et qu'elle témoigne ainsi de sa vocation d'amour et de son dévouement envers Dieu. La religion apporte ainsi un argument supplémentaire pour pousser la mère à occuper la place que la société lui réserve. Et cet aspect mystique de la maternité, comme je l'ai déjà évoqué plus haut, est vraisemblablement un argument qui touche les mères. Il les valorise, donne un sens à leur vie quotidienne et les élève au-dessus de la condition humaine.

Mais pour bien s'assurer que la mère agisse comme la société le souhaite, les auteur(e)s ajoutent à ce discours quelques menaces: Dieu a confié à la mère l'éducation religieuse de ses enfants; le Salut de ses enfants dépend d'elle et un jour, elle aura à rendre des comptes (Guimps 1862, Ellis 1895, Hoffmann 1910). Dieu punit les mères qui n'agissent pas «comme il faut». Et cela souvent à tra-

vers leurs enfants: *«Le bien qu'une mère eut pu faire retombera, si elle l'a négligé, en malédiction sur ses enfants»* (Hoffmann 1910: 226).

Quant aux deux derniers auteurs, la mère n'a aucun devoir divin à remplir, par contre elle a des devoirs «scientifiques».

Dans la seconde partie du XIXe siècle, la science fait des progrès foudroyants qui font croire à l'homme qu'il peut maîtriser la nature. La science devient, pour des millions d'hommes, une véritable religion en mesure de tout expliquer. C'est l'enthousiasme pour les vertus de la raison, l'analyse mathématique, le mesurable. Ce rationalisme est volontiers antireligieux. A la suite de Darwin, les biologistes attribuent à l'homme une origine animale. La science rejette les religions révélées; on prétend que les Écritures ne résisteront pas à une analyse scientifique, on espère une humanité libérée de tout dogme. Plus tard, l'apparition de la radioactivité et de la relativité vont annoncer la fin de l'univers ordonné et mécanique des scientifiques. Mais en attendant, il est fort probable que nos deux derniers auteurs soient issus de ce mouvement scientifique et rationaliste; la mère a ainsi des obligations «scientifiques» à remplir. Car, comme on l'a vu plus haut, la puériculture devient une science, réductible à un nombre limité de règles précises, que l'on peut enseigner, apprendre et appliquer.

La bonne mère est mère avant d'être femme

Nos auteur(e)s ne s'arrêtent pas tous et toutes sur ce sujet, mais on peut tout de même dégager quelques idées générales.

D'une manière globale, il ressort des textes choisis l'idée que la femme doit choisir son époux comme futur père de ses enfants. Ainsi, *«une des premières questions qui devra donc se poser en face d'une offre de mariage sera celle de la santé, ou en d'autres termes, celle du droit que l'on peut avoir à fonder une famille: Est-il pur l'homme qui demande à s'unir à votre enfant?»* (Pieczynska 1898: 234). La femme doit donc choisir son époux en se positionnant déjà comme future mère.

La conception du mariage émise par Hegel dans les *Principes de la philosophie du droit* en 1821 est encore très vivace chez nos auteur(e)s:

> *La famille est la garante de la moralité naturelle. Elle est fondée sur le mariage monogame, établi par consentement mutuel; les passions y sont contingentes, voire dangereuses; le meilleur mariage est le mariage arrangé que suit l'inclination, non l'inverse. La famille est une construction raisonnable et volontaire, liée par de forts liens spirituels, la mémoire par exemple, et matériels* (Perrot 1987a: 94).

Pourtant de plus en plus nombreux sont ceux qui souhaitent concilier amour et alliance, mariage et bonheur. Et d'une manière générale, on n'impose plus un mari à une fille. On la laisse presque toujours choisir entre plusieurs partis (Kniebiehler 1991: 382). Néanmoins on se méfie toujours des mariages d'amour: Gasparin (1876) fait appel à la raison dans le choix d'un époux; pour

Piecynska (1898) et Hoffmann (1910), le choix d'un mari est un acte réfléchi qui doit se baser avant tout sur la santé du futur époux, car le but du mariage est l'enfant. Ainsi même si l'on laisse de plus en plus de liberté à la jeune fille dans le choix de son conjoint, on souhaite qu'elle fasse un choix raisonné qui rejoint le plus souvent celui de sa famille.

La jeune bourgeoise de cette époque ne sait bien évidemment rien de ce qui l'attend pendant sa nuit de noces et qui ressemble le plus souvent à un «viol légal»: *«Il y a un scénario type, répétitif, de la nuit de noces dans la bourgeoisie, dont les composantes principales sont l'horreur, la douleur, la violence»* (Adler 1990: 35). Pourtant il est important de souligner que peu à peu les mères de la toute fin du XIXe et du début du XXe siècle vont bouleverser cet état de fait, révolutionner les moeurs, en commençant à parler à leurs filles d'éducation sexuelle, dans la volonté que ces dernières ne subissent pas le même choc qu'elles. On peut sentir cette volonté d'informer très forte chez Aline Hoffmann et chez Emma Pieczynska. Pour la première fois durant cette période de 1850 à 1914, les mères remettent en cause l'ordre établi et passent outre au «qu'en dira-t-on» – car évidemment, à cette époque, une fille «informée» est une fille moins «pure»...

III. Conclusion

Mettons maintenant à jour le consensus de base sur lequel repose le modèle de la bonne mère. Quelle(s) qualité(s) la mère doit-elle posséder pour être considérée comme une bonne mère?

Dévouement et responsabilité

A la lecture de nos ouvrages, le dévouement resort comme la qualité de base pour être une mère digne de ce nom. Le dévouement, car de cette valeur découlent les comportements qui «font» une bonne mère et qui maintiennent l'ordre social établi: une mère dévouée restera à la maison pour s'occuper de son foyer, elle sera attentive au bien-être de son mari, à l'éducation de ses enfants, elle écoutera ce que «ceux qui savent» ont à lui apprendre... Les auteur(e)s insistent sur le dévouement «naturel» de la femme, ou sur le dévouement comme devoir divin. Et certain(e)s, comme on l'a vu, font en sorte que la femme fasse le choix de son dévouement; ce qui est le plus sûr moyen pour qu'elle ne se révolte pas.

Cette qualité essentielle est renforcée par une seconde très importante: il faut que la mère soit consciente de sa responsabilité dans l'évolution de sa famille et de la société. La mère est ainsi valorisée (elle se sent nécessaire) tout en restant «sous contrôle»! En responsabilisant les mères, nos auteur(e)s les poussent sans violence apparente, à agir selon les normes fixées par la société, à remplir les

rôles choisis pour elles et à ne pas aller voir ailleurs sous peine de déchéance pour les siens et, par extension, pour la société dans son ensemble...

Ainsi en liant «dévouement» et «responsabilité», ces auteur(e)s valorisent les mères tout en justifiant leur place subordonnée. Et nos auteurs ne sont pas seuls à tenir ce discours:

> *Forts de leur certitude, les idéologues du XIXe siècle profitèrent de la théorie de la mère «naturellement dévouée» pour étendre plus loin ses responsabilités. A la fonction nourricière, on ajouta l'éducation. On expliqua aux femmes qu'elles étaient les gardiennes naturelles de la morale et de la religion et que, de la façon dont elles élevaient les enfants, dépendait le sort de la famille et de la société. Et le peuplement du ciel!* (Badinter 1988: 327-328).

De cette façon, la part de pouvoir que la société donne aux mères à cette époque, en leur confiant l'éducation des enfants, est limitée et mise au service des hommes par le dévouement et la responsabilité: une mère «dévouée et responsable» n'usera pas inconsciemment de son pouvoir sur ses enfants; elle les élèvera «comme il faut»: selon les aspirations de son mari et les normes sociales.

Exhortation de la «mère avant tout»

Que la glorification de la mère soit tellement vive à cette époque n'est pas un hasard. Cette fin de siècle offre désormais aux femmes l'accès aux études (l'Université de Lausanne s'ouvre aux femmes en 1876 - douze ans après celle de Zurich et quatre avant celle de Genève). Le capital scolaire est une part de pouvoir que les femmes sont désormais en mesure de posséder. Mais, dans la réalité, l'accès à des postes importants va être semé d'embûches (à ce propos le cas d'Émilie Kemplin-Spyri[6] est exemplaire) histoire de prouver que faire des études ne sert à rien - et d'autre part le rôle de maîtresse de maison et le pouvoir de la mère vont être valorisés à outrance. L'enseignement ménager qui commence à se donner à cette époque-là (1880), suivi par l'ouverture des premières écoles ménagères, canalise les jeunes filles dans cette voie. De même que le discours public qui dit que le destin de la femme est dans la maternité et le dévouement...

C'est vraisemblablement cette valorisation, cette exhortation grandiose de la «mère avant tout» qui a poussé les femmes à entrer dans ce rôle. Peut-être y voyaient-elles enfin une reconnaissance, une sorte de respect? Avaient-elles paradoxalement, l'impression de prendre part plus activement au monde extérieur? On reconnaissait enfin leur rôle; elles devenaient indispensables à la bonne marche de la société. De plus, comme je l'ai dit plus haut, la majorité des auteur(e)s donnent en plus un aspect mystique au rôle de mère, faisant un devoir divin de la maternité et un lieu de réalisation spirituelle du foyer.

L'aventure n'est pas loin...

Néanmoins il faut aussi essayer de dépasser la vision de la vie codifiée et soumise des femmes du XIXe siècle pour voir également les changements qui s'amorcent. Ce siècle est aussi celui qui a vu naître le féminisme:

> *(...) ce siècle est le moment historique où la vie des femmes change, plus exactement où la perspective de la vie des femmes change: temps de la modernité où est rendue possible une position de sujet, individu à part entière et actrice politique, future citoyenne. Malgré l'extrême codification de la vie quotidienne féminine, le champ des possibilités s'agrandit et l'aventure n'est pas loin* (Fraisse & Perrot 1991: 14).

Et même si la société fait tout pour circonscrire la puissance maternelle, certaines femmes vont réussir à jouer avec ce rôle réducteur de «mère avant tout» et avec le pouvoir qui l'accompagne. Soit comme on l'a vu à propos de l'éducation sexuelle, en modifiant doucement certaines règles établies, soit en tentant d'obtenir d'autres pouvoirs dans l'espace social (par exemple en usant de leur âme maternelle pour devenir institutrice ou pour diriger une association).

Et à la vue de ce début d'émancipation féminine, le discours de nos auteur(e)s revêt d'un peu de désespoir; cette valorisation de la mère apparaît comme le dernier soubresaut d'une société qui essaie, encore une fois, de domestiquer la femme, en l'enfermant dans un «destin de femme» et en canalisant son énergie vers le foyer.

...et pourtant...

Mais ce modèle de «mère avant tout» ne fut pas un coup d'épée dans l'eau et aujourd'hui encore on en retrouve trace dans notre inconscient collectif. Malgré le choix des modèles existants, certains traits constituant celui de la bonne mère, élaborés au XIXe siècle, sont encore d'actualité pour une majorité d'entre nous. Ne serait-ce pas le décalage entre les possibilités que la vie offre aux femmes et ce modèle toujours présent qui fait dire à Élisabeth Badinter (1988: 380) que *«l'angoisse et la culpabilité maternelles n'ont jamais été plus grandes qu'en notre siècle qui se voulait pourtant libérateur»?*

Angoisse maternelle face à la responsabilité que revêt toujours la mère quant au développement de son enfant. La théorie psychanalytique de l'inconscient (d'ailleurs élaboré pendant la période qui nous intéresse) a renforcé l'idée de responsabilité maternelle. Ainsi quotidiennement *«si un enfant a de la difficulté à apprendre à marcher, à manger ou à devenir propre, on en attribue généralement la faute à la mère»* (Price 1990: 151). Et plus généralement quelle mère ne s'est jamais sentie jugée à travers le comportement de son enfant?

Culpabilité maternelle face à l'impression d'abandonner ses enfants pour aller travailler, pour mener une carrière. Ce qui s'ébauchait au siècle passé s'affirme aujourd'hui: il est acquis que certaines mères doivent travailler, poussées

par des raisons financières, celles qui reprennent le travail pour le plaisir sont moins bien jugées.

Ainsi, l'idéal de la bonne mère n'a pas beaucoup évolué; et de ce fait les attentes sociales envers les mères actuelles sont, en grande partie, les mêmes qu'il y a un siècle... Les lois se modifient, les écoles et la plupart des professions s'ouvrent aux femmes, mais les mentalités ont de la peine à suivre. Le «malaise» perceptible dans la vie des mères d'aujourd'hui résulte de cette incompatibilité entre les possibilités existentielles de la femme et le modèle de la bonne mère en vigueur dans notre société. Et ce malaise persistera tant que «mère avant tout» sera synonyme de «bonne mère».

Notes

1 A ce propos, la pédagogue italienne Elena Belotti (1973) a dénoncé la manière dont l'enfant est conditionné pour se comporter selon les stéréotypes propres à son appartenance sexuelle.

2 Cette expression est tirée du cours à la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation, à Genève, de M.A. Munari «Introduction à la psychologie de l'éducation» du 16 novembre 1987 intitulé «l'invention de l'enfance». Philippe Ariès (1973) a montré qu'une longue évolution fut nécessaire pour que s'ancre réellement le sentiment de l'enfance dans les mentalités. Selon Geneviève Heller (1988), l'enfance est véritablement reconnue comme une étape spécifique de la vie à partir du moment où la loi interdit d'employer des enfants en fabriques (en Suisse en 1877).

3 *La Famille* est un journal fondé en 1860 par Georges Bridel (1818-1889), éditeur, et Adam Vuillet (1814-1892), directeur de l'école supérieure pour jeunes filles de Lausanne entre 1854 et 1884 et auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et de géographie.

4 Pour plus de détails, lire le cinquième chapitre de l'Emile (1762), Sophie ou la femme.

5 C'est en 1848 que Karl Marx publie *Le Manifeste* du Parti Communiste.

6 Nièce de Johanna Spyri, auteure d'Heidi, Emilie Kemplin-Spyri est la première femme au monde à étudier le Droit. A la fin de ses études, elle se voit refuser sa patente d'avocat par les autorités zurichoises, malgré une thèse remarquée. En 1888, elle pose alors sa candidature pour la chaire de Droit romain devenue vacante et essuie un nouveau refus qui la pousse à émigrer au Etats-Unis où elle fonde le First Women Law College. En 1891, elle rentre à Zurich et obtient un poste de *Privatdocent* à la faculté de Droit grâce au soutien du directeur de l'instruction publique. Mais ses auditeurs sont trop peu nombreux pour qu'elle puisse vivre de ce travail (à cette époque, le salaire des professeurs dépendait du nombre d'étudiants qui suivaient le cours). Après avoir tenté sa chance en Allemagne, à bout de ressources psychiques et financières, elle entre dans un asile psychiatrique bâlois; elle y finira ses jours, non sans avoir cherché en vain un emploi de domestique pour honorer ses dettes (tiré de Pavillon & Vallotton 1992:12).

Bibliographie

A. Ouvrages analysés (par ordre chronologique)

De Guimps Roger (1862). *Le nouveau livre des mères.* Lausanne/Paris: Bridel/Durand.

Galopin Charles (1874). *L'hygiène des bébés, conseils aux petites mamans.* Lausanne: Corbaz.

de Gasparin Agénor (1876). *La famille, ses devoirs, ses peines et ses joies.* Paris: Lévy.

Umphelby M.E.I. (1882). *L'enfant; dédié aux mères.* Vevey: B.Caille & Cie.

Ellis Marianne (1895). *Nos bébés; conseils aux mères.* Lausanne: Bridel.

Pieczynska Emma (1898). *L'Ecole de la Pureté.* Paris: Fischbacher.

Vorlet Louis (1900). *Conseils aux mères de famille.* Payerne: Itten.

Hoffmann Aline (1910). *Le livre des mères.* Lausanne/Paris: Bridel/Fischbacher.

Weith Auguste (1912). *Cours de puériculture.* Lausanne: Martinet.

Muret Maurice (1913). *Quelques notions élémentaires d'Hygiène Maternelle et Infantile.* (conférences faites à la Maison du Peuple de Lausanne en 1909). Lausanne: Payot.

B. Ouvrages cités

Adler Laure (1990). *Secrets d'alcôve, Histoire du couple 1830-1930.* Bruxelles: Complexe.

Ariès Philippe (1973). *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime.* Paris: Seuil (coll. points).

Badinter Elisabeth (1988). *L'amour en plus; Histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècle).* Paris: Le livre de Poche.

Balandier Georges (1985). *Anthropologiques.* Paris: Poche.

Berger Peter L. (1973). *Comprendre la sociologie.* Paris: Centurion.

Boltanski Luc (1969). *Prime éducation et morale de classe.* Paris: Mouton.

Chaponnière Martine (1988). Introduction. In: *Textes d'appui du cours: «Problèmes posés à l'éducation par la transformation du rôle social de la femme» (1988-89).* Université de Genève: Centrale des Polycopiés.

Fraisse Geneviève & Perrot Michelle (1991). Ordres et libertés. In: Duby Georges & Perrot Michelle. *Histoire des femmes.* Tome 4: Le XIXè siècle. Paris: Plon, pp 13-18.

Haenssler Klinke Véronique (1994). *Mère avant tout. Le modèle de la bonne mère à travers dix ouvrages de «conseils aux mères» du canton de Vaud parus entre 1850 et 1914.* Mémoire de licence. Genève: Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education.

Hall Catherine (1997). Sweet home. In: Ariès Philippe et Duby Georges. *Histoire de la vie privée.* Tome 4. Paris: Plon, pp 53-87.

Heller Geneviève (1979). *Propre en ordre; habitation et vie domestique 1850-1930. L'exemple vaudois.* Lausanne: En Bas.

Heller Geneviève (1988). *Tiens-toi droit! L'enfant à l'école primaire au XIXè siècle: espace, morale, santé; l'exemple vaudois.* Lausanne: En Bas.

Hunt Lynn (1987). Révolution et vie privée. In: Ariès Philippe et Duby Georges. *Histoire de*

la vie privée. Tome 4. Paris: Plon, pp. 21-51.

Kniebiehler Yvonne & Fouquet Catherine (1980). *L'histoire des mères du Moyen-âge à nos jours.* Paris: Montalba.

Kniebiehler Yvonne & Fouquet Catherine (1983). *La femme et les médecins.* Paris: Hachette.

Moscovici Serge (1972). *La société contre nature.* Paris:UEG, coll «10/18».

Pavillon Monique & Vallotton François (1992). *Lieux de femmes dans l'espace public: 1800-1930.* Lausanne: Université de Lausanne, Faculté de lettres, section d'Histoire.

Perrot Michelle (1987a). La Famille triomphante. In: Ariès Philippe & Duby Georges. *Histoire de la vie privée.* Tome 4. Paris: Plon, pp 93-103.

Perrot Michelle (1987b). Drames et conflits familiaux. In: Ariès Philippe & Duby Georges. *Histoire de la vie privée.* Tome 4. Paris: Plon, pp 263-285.

Price Jane (1990). *La psychologie de la maternité.* Québec: Le Jour.

Serrurier Catherine (1992). *Eloge des mauvaises mères.* Paris: Epi.

«Vor allem Mutter»: das Modell der «guten Mutter» wie es aus einer Analyse von zehn Ratgebern für Mütter hervorgeht, die zwischen 1850 und 1914 im Kanton Waadt erschienen sind

Zusammenfassung

Das 19. Jahrhundert verändert das Leben der Mütter grundlegend. Es wird zu ihrer Hauptaufgabe, die Kinder zu erziehen und durch sie die Gesellschaft von morgen zu schaffen. Diese doppelte Verantwortung hat zur Folge, dass künftig das Leben der Müttern streng kontrolliert wird. Dieser Artikel basiert auf einer Forschungsarbeit über die soziale Konstruktion des Modells der «guten Mutter» im 19. Jahrhundert. Ergeben und unterwürfig, ihrer Pflicht bewusst, so wird die ideale Mutter dargestellt. Die Gesellschaft wird das «vor allem Mutter-Modell» in einem Appell an die Mutterpflichten dazu benutzen, um den aufkommenden Feminismus zu unterdrücken und den Zugang der Frauen zum Universitätsstudium zu erschweren. Die gesellschaftliche Ordnung so noch einige Jahrzehnte erhalten bleiben. Dieses Ideal existiert immer noch in unserem kollektiven Unterbewusstsein und beeinflusst noch negativ das Leben der Müttern von heute.

«Anzitutto madre»: il modello della «buona madre» analizzato in dieci libri di consigli per le madri pubblicati tra il 1850 e il 1914 nel Canton Vaud

Riassunto

L'ottocento ha modificato radicalmente la vita delle madri affidando loro il compito di educare i figli e così di creare la società di domani. Questa doppia responsabilità ha come conseguenza un controllo severo della loro vita.

Questo articolo si basa su un lavoro di ricerca sulla struttura sociale del modello della «buona madre» nel secolo scorso. Devota, sottomessa e consapevole dei propri doveri, questa era la madre ideale dell'epoca. La società utilizzerà questo modello della «madre anzitutto» in una grandiosa esortazione dei suoi doveri al fine di reprimere il femminismo e rendere difficile gli studi accademici per le donne. In questo modo si assicura il mantenimento dell'ordine sociale ancora per alcuni decenni. Questo ideale aleggia ancora nel nostro subcosciente collettivo e condiziona negativamente la vita delle madri di oggi.

«Mother above all»: the model of the good mother as seen through the analysis of ten guides for mothers published between 1850 and 1914 in the canton of Vaud

Summary

The 19th century is going to shake up the lives of mothers. Their main duty becomes to educate their children and through them to create the society of the future. This double responsability implies that the lives of mothers will be strictly controlled.This article is based on a research concerning the social construction of the model of the «good mother» in 19th century. Devoted, submissive, aware of her responsability, this was the image of the perfect mother at this time. Society is going to use the «mother above all- model» in a grandiose discorse concerning her duties, to counter upcoming feminism and the opening of universities to women. The social order is thus maintained for a few more decades. This ideal is still present in our collective unconscious, influencing today's mothers in a rather pernicious way.